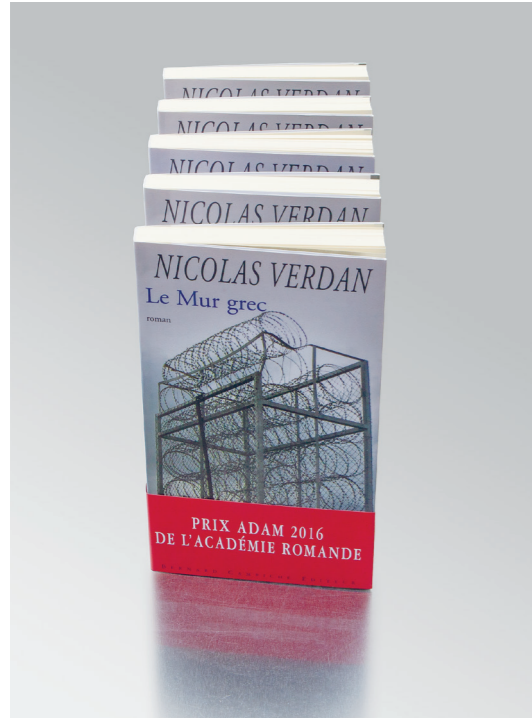


THE GREEK WALL

LE MUR GREC

GENRE Novel, LANGUAGE French



"What is so beguiling about this novel, is its ability to reflect back to the reader the air, the colour of the sky, the smells, the appearance and the mood of people and things, the fear of some, the bluster of others, the nobility of a few." LE TEMPS



NICOLAS VERDAN, born in 1971 in Vevey, divides his time between the canton of Vaud, where he lives, and Greece, where he frequently travels. He's a journalist and writer and his novel *Le Mur Grec* is poignant and topical, winning him the Prix Adam in 2016, awarded by the Académie romande.

PHOTO © Ph. Pache

A few kilometres along the Greek-Turkish border, there's a gap where refugees can still slip through, but not for long, because soon the 'Greek Wall' will close off the route for these unhappy people, and perhaps banish this much coveted human trade. But until the wall is built, the international Frontex troops will continue their patrols, the shady trafficking will prosper and the smugglers will cash in. Likewise, the grotty Eros brothel, where the escort girls from the east end up, driven from their towns by the same crisis. Not far from the brothel, the police are agonizing over a severed head they've found on the river bank. Officer Evangelos is pursuing the case, which others would prefer to hush up. Evangelos is approaching retirement, and he's tired. He can remember the German occupation, the civil war, the dictatorship: but he also remembers Greece's distant past, its mythology, the mother of Europe. He would prefer to be a carefree grandfather, but how can he be, in this current chaos?

As a journalist Nicolas Verdan is totally in command of the social and political situation in Greece. The machinations of the police are a pretext for discussing the precariousness of daily life in a country oppressed by the monetary policy of the European Union. But Nicolas Verdan is also a writer who knows how to describe the murmur of the river, the poetry of the borderlands, and the wild cavortings of Bacchanalian women.

TITLE *Le Mur grec*

PUBLISHER Bernard Campiche Editeur, Orbe

PUBLICATION DATE August 2015

PAGES 252

ISBN 978-2-88241-397-0

TRANSLATION RIGHTS Bernard Campiche, info@campiche.ch

LE MUR GREC NICOLAS VERDAN

French original (p. 71-80/p.185-188)

Il vient, de ce côté du monde, une souffrance. Chaque nuit, elle s'insinue en silence dans le cours de l'Evros, avant d'épandre dans les champs, à l'aube, ses graines transparentes à la lumière de l'autre rive.

Vers midi, quand le brouillard s'est enfin dissipé, elle a atteint la limite sud d'Orestiada, là où la ville tombe en arrêt dans la plaine fluviale, à la limite exacte du passage du train tagué qui relie, au nord, la ville bulgare de Svilengrad, ignorant l'ancienne voie qui passait par Edirne, en Turquie. Agent Evangelos se trouvait devant le poste de police quand il a vu le cortège traverser la gare, avant de remonter l'avenue Vasileos Konstantinou, inexistant aux yeux accoutumés des habitants d'Orestiada. Porteurs de la ruine de l'Evros au cours toujours invisible, charriant les humeurs du fleuve, transportant à leur corps défendant un fardeau de limon, ils avancent, les gens des hauts plateaux du Pamir, les gens des alluvions du Gange et du Brahmapoutre, les gens du Rif, suiveurs d'une seule et même piste qui, aujourd'hui, fait gondoler le plan tiré au cordeau d'Orestiada, dessiné en 1922 pour accueillir d'autres réfugiés, les Grecs d'Asie Mineure.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, ils font plus que traverser pays et frontières. Ils franchissent les eaux, une fois pour toutes, poussés à l'ouest par la misère, peu importe son origine, pourvu qu'on l'oublie, toute la misère du monde qu'on voudrait derrière soi aussitôt passé le fleuve.

« C'était sans compter de nouvelles couches de malheur, songe à l'instant Agent Evangelos, sans compter, en plus des six cents euros lâchés aux passeurs, le prix à payer pour se dégager de cette poisse qui encrasse le seuil de l'Union européenne, où des Grecs, en 2010, comme en 1945, fouillent les poubelles pour trouver de quoi bouffer ce soir. »

Les premiers migrants parviennent devant le poste de police. Eux, ce sont les plus jeunes, à peine sortis de l'enfance, quinze ou seize ans, tout au plus.

« On les dirait peints en noir. »

Agent Evangelos les voit comme ça, oui, peints en noirs, avec aussi des yeux comme des billes : « Je connais ces yeux dessinés par la peur, celle qui fait regarder de côté, celle qui donne à voir tout le blanc dedans quand fuit le regard du mec que tu cuisines dans une pièce sans fenêtres. »

Chaque année, ce sont des dizaines de milliers de personnes en situation irrégulière et de demandeurs d'asile qui arrivent en Grèce. La grande majorité des demandeurs d'asile, fuyant des pays déchirés par la guerre, sont des Afghans, des Érythréens, des Irakiens, des Palestiniens et des Somaliens.

THE GREEK WALL NICOLAS VERDAN

Excerpt translated by W. Donald Wilson

From that side of the world comes distress. Silently each night it invades the course of the river Evros; then, at dawn, it spreads across the fields, its seeds transparent in the light from the other bank.

Towards midday, when the fog has finally lifted, it has reached the southern edge of Orestiada, where the town stops dead on the floodplain, at the precise point where the graffiti-covered train runs, connecting north to the Bulgarian town of Svilengrad and ignoring the older route that went through Edirne, in Turkey.

Officer Evangelos was standing in front of the police station when he saw the column cross the railway station and then come up Vasileos Konstantinou Avenue, unremarked by Orestiada's inhabitants, inured as they were to this scene. Bringing with them the murmur of the still invisible river, conveying the river's humours, reluctantly transporting a burden of silt, they come, the people from the high plateaus of the Pamirs, from the floodplains of the Ganges and the Brahmaputra, from the Rif, following the only route they can - which today makes a mockery of the meticulous plans for Orestiada, drawn up in 1922, to receive other refugees: the Greeks of Asia Minor.

Men, women, children, the elderly, they cross not only countries and borders. They also traverse the seas, never to return, driven westward by poverty, no matter its origin, provided it is forgotten - all the world's misery that they hope to have left behind once they are over the river.

"But that doesn't take into account the next lot of hardships they'll face," reflects Evangelos at that very moment, "in addition to the six hundred euros they hand over to the people smugglers, the price they pay to get out of this rotten mess on the doorstep of the European Union; in 2010, just like in 1945, Greeks have to rummage in dustbins looking for something to eat tonight."

The first migrants reach the front of the police station. These are the youngest, barely more than children, aged fifteen or sixteen at most.

"You'd think they were painted black."

That is how Officer Evangelos sees them: painted black, and with eyes like marbles. "I know those eyes traced in fear, the fear that makes a man look away when you're grilling him in a windowless room, showing the whites of his eyes because he daren't look into yours."

Every year, tens of thousands of asylum-seekers and people with no papers arrive in Greece. The great majority of the former are Afghans, Eritreans, Iraqis, Palestinians, and Somalis fleeing their war-torn countries.

"This detective story totally resonates with our lives today, providing the key to understanding how Europe controls its borders. But above all it's a 'roman noir' of rare and dense metaphysical thought." VICEVERSA

La frontière terrestre gréco-turque, qui court sur quelque cent cinquante kilomètres au nord-est du pays, le long de l'Évros, est devenue le principal point de passage des sans-papiers dans l'Union européenne avec près de la moitié des entrées illégales détectées. «Dire qu'il y a deux ans encore, songe Agent Evangelos, la majorité des immigrants traversaient la mer Égée dans des embarcations de fortune, pour venir s'échouer sur les rives des îles du Dodécannèse. La direction lui a fourni les chiffres. Effarant : Entre 2009 et 2010, les routes de la Méditerranée centrale, via l'Italie, et de la Méditerranée occidentale, via le sud de l'Espagne, ont connu une baisse de trafic de 60% et 31%. Pendant ce temps, le chemin gréco-turc a enregistré une hausse de 345%.»

Agent Evangelos s'est laissé dire que le nombre des passages pourrait s'élever à plus de cinquante mille cette année. En Grèce, jusqu'ici, c'est la police qui est en charge de l'asile. À peine enrégistrés dans les commissariats, les migrants sont incarcérés dans des centres de rétention, en général situés proche des frontières. L'accès aux procédures d'asile demeure restrictif, même à Athènes où il est difficile de simplement se présenter au Bureau des étrangers. Les demandeurs d'asile en rétention restent à la merci d'un refoulement. Agent Evangelos sait trop bien qu'il n'y a pas d'amélioration dans les mesures d'accueil qui sont inexistantes. En Grèce, il n'y a pas de système de détermination des nouveaux arrivants, ni d'identification des cas les plus vulnérables. Bon nombre de requérants doivent attendre des mois avant de pouvoir accéder à la procédure d'asile. Pendant ce temps, ils sont en danger d'arrestation et à la merci d'un renvoi. Ici, tout le monde ferme les yeux sur le fonctionnement et les installations des centres d'accueil, qui restent très précaires et en dessous des normes internationales.

«Comment respecter nos engagements à réformer la procédure d'asile ? Déjà que les Grecs eux-mêmes commencent à avoir des problèmes de survie » se dit souvent Evangelos, quand il pense à la situation dramatique des migrants qui rejoignent la cohorte des sans-abri d'Athènes. «La belle excuse, soupire-t-il ce matin en observant les jeunes migrants allongés à l'entrée des bureaux de la police. Si, au moins, les plus jeunes étaient soumis au bénéfice d'un traitement de faveur, ou d'une protection particulière, compte tenu de leur jeune âge. Mais non, le décret présidentiel No 114 n'a tout simplement pas interdit la rétention d'immigrants n'ayant pas atteint l'âge adulte. » Evangelos a eu connaissance de cas de mineurs enregistrés comme adultes dans le centre d'enregistrement d'Hellenikon, à Athènes.

Le lieutenant se fait attendre. Il est allé chercher quelque chose dans son bureau. Stefanos, lui, tente de négocier une nouvelle interview avec les Finlandais de Frontex. La demande passe par Varsovie, au siège de l'Agence. Il semble que la collaboration n'aille pas de soi. Mais de toute manière, Agent Evangelos le sait parfaitement, rien ne va de soi. Et il compte bien profiter de son entrevue, seul à seul avec le lieutenant Anastasis, pour tirer au clair cette

The land frontier between Greece and Turkey, which extends over some hundred and fifty kilometres along the river Evros in the north east of the country, has become the main crossing point for illegal immigrants into the European Union; almost half these illegal entries are detected. "To think that just two years ago," reflects Evangelos, "the majority of immigrants crossed the Aegean in makeshift boats, and were washed up on the Dodecanese islands." His Police HQ has provided the figures. They're alarming. Between 2009 and 2010, the central Mediterranean route, through Italy, and the western Mediterranean route, through southern Spain, have declined by 60% and 31%. At the same time, the route through Turkey and Greece has gone up by 345%.

Evangelos has been told that the number of crossings could rise by over 50 thousand this year. In Greece it has so far been the police that have to deal with asylum cases. Barely are migrants registered in a police station when they find themselves interned in detention centres, which are generally situated close to the frontier. Access to the application procedures for asylum is tightly controlled, even in Athens, where it's even difficult to report to the Regional Asylum Office. Asylum-seekers kept in detention are always in danger of being deported. Evangelos knows only too well that no improvements have been made in the reception facilities, which are practically non-existent. Greece has no system for categorizing new arrivals, nor for identifying the most vulnerable cases. A good number of applicants must wait months before they can embark on the asylum process. During this time they are in danger of arrest and risk expulsion. Here, everyone closes their eyes to the operation and inadequate facilities of the reception centres, which are still below international standards.

"How can we fulfil our commitment to reforming the asylum process, now that Greeks themselves are beginning to find survival difficult?". Officer Evangelos often asks himself this when he thinks of the desperate situation of the migrants who swell the ranks of the homeless in Athens. "A nice excuse," he sighs this morning as he watches the young migrants lining up at the entrance to the police station. "If, at least, the youngest were granted preferential treatment, or special protection, on account of their age. But no, Presidential Decree No 114 simply omitted to forbid the detention of immigrants who are not yet adults." Evangelos has heard of minors being listed as adults at the Ellinikon refugee camp near Athens.

The lieutenant is keeping him waiting. He went to fetch something from his office. As for Stefanos, he's trying to set up another interview with the Finns of Frontex. The request has to go through the agency headquarters in Warsaw. It seems collaboration isn't a given. But in any case, as Officer Evangelos knows perfectly well, nothing is a given. He intends to take full advantage of his one-on-one interview with Lieutenant Anastasis to get to the bottom of this business of the brothel and the crowns of ivy leaves. Just not in the police station. They'll go off to Goody's terrace on a corner of the town square, in front of the big

histoire de bordel et de couronnes de lierre. Mais pas au poste de police. Ils iront sur la place d'Orestiada, au coin, devant le grand bâtiment de verre, sur la terrasse du Goody's. Ils parleront comme si de rien n'était. Et après, il y aura l'entrevue avec le capitaine, le chef de la police d'Orestiada, celui qui a jugé bon de ne pas mentionner le bordel.

Comme des chats effarouchés, mais affamés, les migrants se rapprochent à petits pas de l'entrée du poste de police. Encouragés par l'audace de quelques-uns, tout un groupe finit par s'asseoir sur le bord du trottoir. Le planton de garde leur fait signe de se regrouper sur une sorte de terrasse couverte, séparée de la rue par un muret. Agent Evangelos en compte une dizaine, mais déjà les familles affluent, vaine foule déboussolée.

Il doit bien y avoir une soixantaine de personnes, maintenant. Les passeurs leur ont dit : «Ne cherchez pas à fuir la police grecque. Au contraire, présentez-vous au poste, c'est facile, depuis la rive, vous coupez tout droit à travers champs, vous trouverez les voies de chemin de fer, cherchez la gare et montez la rue, c'est à droite. Ils vous donneront le white paper pour rester en Grèce.»

Dans le jargon des migrants, ce document sur papier blanc, le white paper, est porteur d'un faux espoir : trente jours d'autorisation de territoire grec, le temps de donner ses empreintes et de répondre à des interrogatoires. Agent Evangelos connaît toute la mascarade par cœur : «Dans le cadre des accords de Dublin II, tout clandestin interpellé par les autorités est enregistré dans la base de données Eurodac, située à Lyon. Il se voit ensuite remettre un document lui intimant de quitter le pays dans les trente jours. Seulement voilà... Personne ne prend la peine d'i former sérieusement les candidats à l'immigration qui sont convaincus que le white paper est un permis de séjour qui leur offre un délai d'un mois pour organiser la suite de leur périple sans avoir à redouter les forces de l'ordre. En réalité, ce document ne les met à l'abri de rien du tout et ne sert qu'à les fichier dans les registres de la police grecque.»

Dans sa guérite, le planton sirote un Nescafé frappé. Il attend la relève, sans même jeter un oeil à cette femme qui s'effondre, ivre de fatigue. Ses trois enfants la regardent, le plus petit, trois ans à peine, commence à pleurer. C'est à ce moment que sort le lieutenant Anastasis. Furieux, il lance – Hé! Toi, avec ton café ! Tu ne vois pas qu'ils sont morts de soif ? Va chercher des sacs de bouteilles d'eau au kiosque, tu dis que c'est pour la police.

– Je sais bien, chef, dit le planton, mais Dimi tris, au kiosque, il râle quand je vais chercher de l'eau, il dit qu'on ne l'a toujours pas payé pour toutes les fois où...

– Ordre! Tu vas me chercher de l'eau et des biscuits, tout de suite, t'entends ? Et puis merde, tiens, prends ces cinquante euros. Agent Evangelos s'est approché de la femme, couchée par terre. Des écoliers passent sur le trottoir, la scène ne peut leur échapper, mais à force de croiser la misère, tous les matins sur le chemin du collège, le mot compassion échappe à leur vocabulaire, pour ne

glass building. They'll chat, as if it were just a minor matter. And afterwards there'll be the interview with the captain, Orestiada's chief of police, who thought it preferable not to mention the brothel in his report.

Like scared but famished cats, the migrants edge towards the entrance to the police station. Encouraged by a brave few, an entire group finally sits down on the kerb. The duty officer gestures to them to form up on a kind of covered terrace, separated from the street by a low wall. Evangelos counts about ten, but families are already flocking up, a forlorn, disoriented crowd.

Now there must be about sixty people. The people-smugglers have said to them: "Don't try to run away from the Greek police. On the contrary, go to the police station, it's easy, from the riverbank head directly across the fields and you'll find the railway track, look for the station, then go up the street; it's on the right. They'll give you the white paper you need to stay in Greece."

This document, this 'white paper', in migrant jargon, bears false hope: a thirty-day authorization to remain on Greek soil, long enough to have their fingerprints taken and to undergo interrogation. Evangelos knows the whole charade by heart: "Under the Dublin 2 Agreement, all illegal immigrants taken in for questioning by the authorities are registered in the Eurodac database, located in Lyon. They are next given a document ordering them to leave the country within thirty days. Except that... no one takes the trouble to properly inform would-be immigrants, so they go on believing that the 'white paper' is a residence permit that allows them a month to organize the next stage of their journey with no need to fear the authorities. In fact, this document provides no protection whatsoever, its sole purpose being to get them on file with the Greek police."

Inside his little gatehouse the duty officer is sipping an iced Nescafé. He's waiting to be relieved, doesn't even glance at the woman collapsing with exhaustion. Her three children look on; the smallest, barely aged 3, starts to cry. At that moment, Lieutenant Anastasis comes outside. Furious, he shouts, "Hey! You, drinking your coffee! Don't you see they're dying of thirst? Go and fetch some packs of bottled water from the kiosk, say it's for the police."

"I know, chief," says the officer, "but Dimitris down at the kiosk gives me hell when I go to get water; he says he still hasn't been paid for all the times when..."

"That's an order! Go and fetch me water and some biscuits, right now, do you hear? Anyway, damn it, here's fifty euros."

Officer Evangelos has gone over to the woman lying on the ground. Some schoolchildren are walking along the pavement; they can't avoid the scene, but having witnessed so much misery every morning on their way to school, the word "pity" has been dropped from their vocabulary, leaving only an uncomfortable feeling, a form of impotence that makes them look down – refugees themselves, but from their own anguish. Their young minds are already filled with fathers losing their jobs, fuel bills their families can't pay, a grandmother's cancer that can't be treated for lack

plus subsister que le malaise, cette forme d’impuissance qui leur fait baisser les yeux, eux-mêmes réfugiés, mais dans leur propre angoisse. Dans leurs têtes de gamins se trouve déjà le père, qui perd son emploi, la facture du pétrole que la famille ne peut payer, le cancer de la grand-mère qui ne sera pas soignée, faute d’assurance maladie. De toute manière l’hôpital n’a même plus les moyens de fournir les soins.

Le lieutenant rentre dans le poste et demande une couverture à la réceptionniste. Il ajoute : « Apporte du sucre, aussi, et si tu trouves des restes de sandwichs, prends-les, attrape tout ce qu’il y a à manger! » En passant devant Agent Evangelos, il lance: « Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau, je n’ai plus le temps d’aller au café pour parler, tant pis si on nous entend, mais là, vous voyez bien, ils sont trop nombreux, la dernière fois qu’on en a vu arriver un paquet comme ça, c’était en novembre. »

Et les gardes-frontières, ils sont où? Agent Evangelos s’étonne, il se demande bien ce qu’ils font. Une camionnette militaire, plaques hongroises, et une Land Rover, plaques bulgares, sont stationnées devant le poste. Mais pas l’ombre d’un type de Frontex. « C’est juste que, dit le jeune officier, juste qu’ils patrouillent, monsieur, ils patrouillent et nous on est dans la merde jusqu’au cou. » Agent Evangelos suit le lieutenant dans une petite pièce sans fenêtre. Le décor se limite à deux bureaux, trois ordinateurs et des dizaines de gobelets de café débordant de mégots. Au mur une icône de la Vierge louche avec béatitude. Il y a aussi un calendrier, avec des équipes de football locales, sponsorisées par une compagnie de téléphone. Les pages ont été tournées jusqu’en juin de l’année précédente.

– Mes excuses pour le foutoir, grogne le lieutenant, mais on n’a plus le fric pour une femme de ménage tous les soirs.

– Je connais la situation, lieutenant, pas besoin de m’expliquer.

– Au fait, dit le lieutenant, vous êtes au courant des dernières nouvelles ? La Troïka exige de nouvelles coupes, sinon elle ferme le robinet des aides, et en plus, on ne connaît toujours pas la date des élections, le gouvernement provisoire reste en place.

– Lieutenant, si c’est pour parler de politique, alors je vous invite dans mon bureau à Athènes.

L’autre soupire : « Bon, faut me comprendre, il y a des jours où je ne sais plus où j’en suis. » Agent Evangelos n’ajoute rien. Il attend que le lieutenant Anastasis retrouve son calme. Il le voit piocher dans son paquet de cigarettes et prendre son téléphone pour commander deux cafés au restaurant le plus proche.

Dans le couloir passent deux types, tête basse, les mains derrière le dos. Ils sont menottés. Un grand type, aux cheveux blonds, coupés ras, les pousse devant lui. Il s’arrête brièvement devant la porte du bureau:

– Lieutenant, je vous amène deux suspects.

On les a attrapés du côté de Nea Vissa. Ce sont des payans turcs, je crois.

– OK, OK, placez-les en cellule, on verra ça ce soir. Si ce

of health insurance. In any case the hospital doesn’t have the resources to provide care.

The lieutenant goes back inside the police station and asks the receptionist for a blanket. He adds, “Bring some sugar too, and if you find a few leftover sandwiches, take them, collect everything there is to eat!” As he goes past Evangelos he calls out, “If you’d be good enough to follow me to my office, I’ve no more time to go to the café to chat, too bad if we’re overheard, but just look, you can see there are far too many. The last time we saw a swarm like that arrive was in November.”

And the border guards, where are they? Evangelos is surprised, he wonders what they are doing. A military transport with Hungarian plates and a Land Rover with Bulgarian plates are parked in front of the police station. But there is no sign of anyone from Frontex. “It’s just they’re out on patrol, sir,” says the young officer. “They’re out on patrol, while we’re up to our necks in crap.”

Evangelos follows the lieutenant into a small, windowless room. The decor consists of just two desks, three computers, and dozens of coffee cups brimming with cigarette butts. An icon of the Virgin casts celestial happiness into the room from the wall. There is also a calendar with local football teams, sponsored by a telephone company. It is still open at June of the previous year.

“Forgive the mess,” grumbles the lieutenant, “but we no longer have any money for a cleaning woman in the evenings.”

“I know how it is, Lieutenant, no need to explain.”

“Actually,” says the lieutenant, “have you heard the latest? The Troika is demanding new cuts, otherwise the aid tap will be turned off, and in addition we still don’t know the election date, so the provisional government remains in place.”

“Lieutenant, if it’s to talk politics let me invite you to my office in Athens.”

The lieutenant sighs. “All right, you have to understand, some days I don’t know if I’m coming or going.” Evangelos says nothing more. He is waiting for Lieutenant Anastasis to calm down. He watches him rummage in his cigarette packet and pick up his phone to order two coffees from the nearby restaurant.

Two men go along the corridor, heads down, hands behind their backs. They are handcuffed. A tall fellow, with close-cropped fair hair, is pushing them ahead of him. He stops briefly in front of the office door.

“Lieutenant, I’m bringing you two suspects. They were caught over by Nea Vissa. Turkish peasants, I think.”

“OK, OK, put them in a cell, we’ll take a look this evening. If they’re Turkish people smugglers, the captain will have to be told right away. It so happens he’s in Edirne today.”

The tall, fair-haired man acquiesces with a curt nod. “All but clicking his heels,” thinks Evangelos, who now realises that he’s dealing here with his top European border guard: Werner, the head of the Austrian patrol, an efficient fellow, not like some of the others.

“Between the two of us, as I’m sure you’ve understood,”

sont des passeurs turcs, il faudra avertir vite fait le capitaine. Il est justement à Edirne, aujourd’hui.

Le grand blond acquiesce d’un bref mouvement de tête. « Tout juste s’il ne claque pas les talons » songe Agent Evangelos qui comprend qu’il a affaire à son premier garde-frontière européen, Werner, le chef de la patrouille autrichienne, un type efficace, pas comme d’autres.

– Entre nous, vous l’aurez compris, confie le lieutenant, je ne peux pas les encadrer, ceux de Frontex. Ils nous prennent de haut et leurs chefs nous accusent de mal faire notre boulot. Mais eux, hein ? Qu’est-ce qu’ils foutent de plus que nous ? Ils ne font qu’enregistrer les entrées de clandestins pour les introduire dans leur base de données européenne. Et puis quoi ?

Des voix se font entendre dans le couloir. D’autres types en uniforme passent, on entend des bruits de culasse, des pas de bottes lourds, dans les escaliers. « Bon, les voilà qui rentrent, ils vont déposer leur flingue à l’arsenal. Si on allait quand même au Goody’s pour parler » soupire le lieutenant.

Evangelos regarde sa montre. Au rythme où vont les choses, il se dit qu’il ferait tout aussi bien d’appeler sa fille. Et peut-être aussi de prendre le premier avion pour Athènes. Et ce d’autant plus que la direction, ce matin au téléphone, était très claire : « Peut-être bien que votre tête n’appartient pas au corps d’un migrant, Agent Evangelos. Mais c’est qu’elle était alors posée sur celui d’un passeur, si vous nous passez l’expression. Comprenez-nous bien : cette affaire doit forcément être en lien avec les clandestins, quelque chose comme un règlement de comptes. En tous les cas, cherchez dans ce sens. Vous savez bien, Agent Evangelos, tout ça nous conforte dans l’idée qu’il est urgent de construire ce mur de barbelés. Avec tous ces criminels qui passent la frontière... »

IP. 185-188I

Nikos demande son chemin. Les gestes des personnes interrogées désignent les hauteurs blanches de Kavala. Par là-haut, l’Egnatia Odos. L’autoroute ? Trop loin, on y va en bus, prenez la ligne 1. L’A2? C’est par là, vous suivez la rue Egnatias, facile. Mais vous n’êtes pas en voiture ?

À pied, il va, il remonte le cours d’eau des rues pentues de Kavala, il enjambe des ruisseaux de terre rouge, il change souvent de côté, quitte à s’aventurer sur le trottoir piégé par la Compagnie nationale d’électricité, lasse de reboucher les trous. Derrière les pas du fugitif, la ville s’effondre comme un château de sable, effondrée sur le rivage où vient cogner la masse compacte de la mer, rougie par l’érosion des collines. Loin derrière, mais il ne se retournera pas, une ville aux toits de tuile dans la ligne droite d’un aqueduc ottoman, des maisons encastrées dans une muraille, et, surplombant le port à pic, les coupoles de l’Imaret. Sur le bord de mer, la neige a fondu. La police doit être maintenant partout en ville. Tout à l’heure, dans les faubourgs, il a entendu hurler les sirènes.

Il n’a pas le choix. Il lui faut rejoindre la Bulgarie. En Grèce, il a senti qu’il dérangeait quelqu’un et, désormais, il

confides the lieutenant, “I’ve no control over these Frontex people. They lord it over us, and their superiors accuse us of not doing our job properly. But what about them, eh? What do they do that we don’t? All they do is register the incoming illegals to get them into their European database. And then what?”

Voices are audible in the corridor. Other uniformed men go by, there’s a sound of rifles being unloaded, a tread of heavy boots on the stairs. “Right, they’re coming back, they’re returning their guns to the armoury. Maybe we should go to Goody’s to chat after all,” sighs the lieutenant.

Evangelos looks at his watch. At the rate things are going, he tells himself, he might as well phone his daughter. And maybe take the first plane for Athens too – especially since the instructions he got by phone this morning were very clear: “Perhaps that head of yours didn’t come from a migrant’s body, Officer Evangelos. But if it didn’t, then it must have sat on a people smuggler’s, if you’ll excuse my way of putting it. Let’s be clear: this case absolutely has to be related to illegals, some kind of settling of accounts. In any case, that’s the direction to look in. As you well know, Evangelos, all this confirms our idea that putting up this barbed-wire fence is crucial, what with all these criminals crossing the border...”

IP. 185-188I

Nikos asks the way. The people he consults gesture towards the snow-covered hills of Kavala. The Egnatia Odos? Up that way. The motorway? Too far to walk, you can get there by bus, take a No. 1. The A2? It’s that way, just take Egnatias Street, it’s easy. But you’re not driving?

On foot, he sets off, climbing the watercourse along Kavala’s steep streets, stepping over rivulets of red earth, often changing sides, even risking the pavement booby-trapped by the National Electricity Co., which has grown weary of refilling the holes it’s dug. Behind the fugitive’s footsteps the town sinks away like a collapsing sandcastle on a shoreline battered by the compact mass of the sea and coloured red by the erosion from the hills. Far behind – but he won’t turn round – lie the tile roofs of a town directly along the line of an Ottoman aqueduct, houses set into a high wall, and, towering over the port, the domes of the Imaret. Along the seashore, the snow has melted. The police must be all over the town by now. A while ago, in the suburbs, he could hear the wail of sirens.

He has no choice. He has to get to Bulgaria. In Greece, he sensed that he had got on the wrong side of someone, and now he’s on the run. Directly ahead is the road, the Egnatia Odos high above, behind the pine forest, where the snow is still lying. Head east, footslog all the way to the Bulgarian border, and then we’ll see. Meanwhile, never look back. The police believe he’s an accessory to a murder. And maybe they believe he’s guilty. Forget that tumbling head, the girl’s screams. That head... he had seen it somewhere before. When it came away from the man’s body – as he was dragging the man’s body and suddenly the head parted

est un fugitif. Droit devant, la route, tout en haut, derrière la pinède, là où la neige a tenu, l'Egnatia Odos. Direction l'orient, marcher jusqu'à la frontière bulgare, après on verra bien. En attendant, ne pas se retourner. La police le croit complice d'un meurtre. Et si ça se trouve, elle le croit coupable. Oublier cette tête qui tombe, la fille qui hurle. Cette tête, il l'avait déjà vue quelque part. Quand elle s'est détachée du corps de l'homme, quand il traînait le corps de l'homme et que tout d'un coup la tête s'est détachée du tronc, il s'est dit qu'il avait déjà vu cette tête. Probablement un des types qui le surveillaient, un homme du colonel. Plus il y pense et plus il se dit que cet homme n'en voulait pas à la fille mais à lui. Le rendez-vous à l'Éros était un piège, Nikos en est sûr.

Il poursuit son chemin, il fuit, il cherche son chemin. « L'Egnatia Odos, vous cherchez l'E90, nom de code européen pour l'A2 grecque ? » Le jeune homme de l'épicerie où il achète de l'eau et des vivres le regarde avec un air étonné : « À deux kilomètres, vous ne pourrez pas la manquer. » Il marche entre des maisons éventrées, il demande encore son chemin mais n'écoute pas les indications, il demande uniquement pour entendre sa voix, comme pour se persuader du châtement immérité, la perte de Christina et cette histoire de tête. Avec son sac à dos, sa grosse veste et son bonnet, sans se retourner, il va de colline en colline, sur les hauteurs givrées de Kavala, cherchant une antique via jalonnée par des milliaires. Lui ne cherche pas la route moderne vers la Turquie, la transeuropéenne avec ses camions bâchés qui négocient leur virage, à vitesse réduite, chassant l'eau de fonte dans un fracas de torrent.

À flanc de coteau, dès cet instant, Nikos progresse, son premier chemin parcouru déjà imprimé sur la toison humide du sentier, sa marche haute et résolue, indifférente au vent salé chassant dans les pins, seul venant, menaçant maintenant d'effacer les empreintes dans les hauts de Kavala. Au lieu-dit Vyronas, la voie ancienne est apparue. La neige, qui recouvre les branches des oliviers sur les bords du chemin, n'a pas tenu sur la marche des premiers pavés de granit. En s'y engageant, il sent comme une chaleur passer sous la semelle. À présent, quelque chose avance et ce pourrait être son chemin, enfin, qui commence. Sur ce nouveau relief le présent se vit soudain avec plus d'assurance, celle du pas à pas. Car si l'oeil croit devoir éviter le bouquet cassant d'un arbre mort, si les bras se sentent encore de soulever des herbes de branches craquantes ou si l'oreille persiste à capter l'alarme d'une corneille dans un taillis, les pieds, eux, foulent le sol de l'Egnatia Odos, sans plus d'obstacles à franchir, allant aux choses, dans la transparence de la fuite. En route, et ce n'est plus une image, faute de lieu où se dire chez soi, il s'échappe. Et maintenant qu'il marche depuis trois bonnes heures, il a fini par lever les yeux du sol. L'Egnatia Odos n'est plus qu'une trajectoire, la route pavée n'ayant pas résisté plus longtemps à l'érosion des siècles. Dans le défilé du Mont Symbolon, la neige est plus tenace. Mais des épais rouleaux de brouillard, troués de soleil, fondent sur les oliveraies accrochées aux roides pentes de la mon-

from the trunk - he told himself he had seen that face somewhere before. Probably one of the men who was watching him, one of the Colonel's men. The more he thinks about it the more he tells himself it wasn't the girl the man was after, but him. The rendezvous at the Eros was a trap, Nikos is sure of it.

He keeps going; he is on the run, trying to find the way. "The Egnatia Odos, you're looking for the E90, the European route name for the Greek A2?" The young man in the shop where he bought water and provisions looks at him, astonished. "Straight on, two kilometres. You can't miss it." He walks past gutted houses, still asking his way, but not listening to the directions: he only asks in order to hear his own voice, as if to convince himself about his undeserved punishment, the loss of Christina, and the business of the head. With his rucksack, bulky jacket, and woollen hat he goes from hill to hill, never looking back, on the frosty heights above Kavala, searching for an ancient road marked by milestones. He isn't looking for the modern road to Turkey, the Trans-European motorway with covered lorries that slow down on the bends, throwing up the meltwater in roaring torrents.

Now, on a hillside, Nikos presses on with high, resolute steps, the first part of the route he's taken already imprinted in the snow that covers the path like a fleece, ignoring the salty wind that chases through the pines and now threatens to erase his footprints on the heights of Kavala. In a place called Vyronas, the ancient road appears. The snow, which covers the olive branches on each side of of the path, hasn't lasted on the first granite paving stones. As he sets foot on them, he feels a kind of warmth beneath the soles of his shoes. Now things are going better, and maybe he's on the right track at last. The relief this gives him lets him see the present with greater assurance, the assurance of walking step by step. For even if can't bear to look at the brittle tufts of a dead tree, even if his arms still ache from lifting battens of creaking branches, or if his ears keep listening out for a crow's alarm cry in a copse, his feet are treading the earth of the Egnatia Odos, with no more obstacles to overcome, heading for things, in the clarity of flight. As he goes along - and this is no longer just fantasy - with no place to call home, he is escaping. And now that he has been walking for three good hours, he has finally raised his eyes from the ground. The Egnatia Odos is nothing more than a path, its paving stones no longer able to stand up to the erosion of centuries. In the narrow pass across Mount Symbolon the snow is more unyielding. But dense banks of fog are rolling over the olive groves that cling to the steep slopes of this smoke-wreathed mountain, pierced by shafts of sunlight. At midday, on its crest, he will see the whole landscape flowing down onto the Plain of Drama. It will be time to halt, and take a breath. No dry stone to sit on, no shelter, apart from the sensation of heat in his limbs and the protective roof of his woollen hat gleaming with dew.

tagne fumante. À la mi-journée, sur la crête, tout le paysage ruissellera dans la plaine de Drama. Il sera temps de faire halte et de souffler. Nulle pierre sèche pour s'asseoir, aucun abri, si ce n'est la sensation de ses membres échauffés et le toit protecteur de son bonnet de laine brillant de rosée.